

APOLLONIUS de TYANE

SA VIE, SES VOYAGES, SES PRODIGES

Par Philostrate l'Ancien

Offert par VenerabilisOpus.org Dédié à
préservier le riche patrimoine culturel et
spirituel de l'humanité.

LIVRE III

VOYAGE DANS L'INDE - LES BRACHMANES ET LEUR CHEF IARCHAS

I-III. Détails sur l'Hyphase et ses rives.- IV. Le Caucase voisin de la mer Érythrée franchi par Apollonius. - V. Il traverse la plaine du Gange. - VI-VIII. Chasse aux dragons. - IX. La ville de Paraca. - X. Arrivée à la citadelle des sages indiens ou Brachmanes. - XI, XII. Leur message à Apollonius. - XIII, XIV. Description du séjour des Brachmanes. Ses merveilles. - XV. Leur genre de vie. Leurs prodiges. - XVI. Première entrevue d'Apollonius et des Brachmanes. - XVII. Leurs cérémonies religieuses. - XVIII, XIX. Entretien du chef des Brachmanes Iarchas et d'Apollonius sur la métempsycose. - XX, XXI. Histoire du roi Gange, dont l'âme est passée dans le corps de Iarchas. - XXII. Deuxième existence de Palamède. - XXIII, XXIV. Première existence d'Apollonius, qui a été autrefois pilote. - XXV. Fausses opinions répandues par les poètes sur Minos et Tantale. - XXVI, XXVII. Visite du roi aux sages. Son mépris pour les Grecs et la philosophie. - XXVIII. Présentation d'Apollonius au roi. - XXIX-XXXIII. Entretien d'Apollonius, de Iarchas et du roi. - XXXIV-XXXVII. Entretien de Iarchas et d'Apollonius sur le monde et ses éléments. - XXXVIII-XL. Guérisons miraculeuses opérées par les sages. - XLI-LXIV. De l'astrologie et de la divination. - XLV-XLIX. Des particularités merveilleuses de l'Inde. Le marlithoras, la pierre pantarbe, les pyramides, les griffons, le phénix. - L. Départ d'Apollonius après un séjour de quatre mois chez les Brachmanes. - LI. Il s'embarque. L'embouchure de l'Hyphase. - LII-LVII. Sa navigation sur la mer Érythrée. La ville de Patala, le pays des Orites, les Ichthyophages. L'île Sacrée habitée par une Néréide. La pêche des perles, les plongeurs. - LVIII. Apollonius remonte l'Euphrate et retourne en Asie Mineure par Babylone et Ninive.

[1] Sur l'Hyphase, l'étendue de son parcours à travers l'Inde et les particularités remarquables qu'il présente, voici ce qu'il est nécessaire de connaître. Ce fleuve sort de terre dans une campagne : il est navigable à sa source, puis il devient impraticable aux vaisseaux : c'est que des roches énormes font saillie sous l'eau, y produisent des tourbillons et empêchent toute navigation. Sa largeur est celle de l'Ister, qui est considéré comme le plus large des fleuves de l'Europe. Les rives sont aussi couvertes d'arbres semblables à ceux des rives de l'Ister, et ces arbres distillent un baume avec lequel les Indiens font ce qu'ils appellent *l'onguent du mariage*: quand un mariage a lieu sans que les époux se soient fait frotter de ce baume, il demeure imparfait et n'obtient pas l'agrément de Vénus. À cette déesse est consacré, selon nos voyageurs, le bois dont le fleuve est entouré, ainsi que des poissons appelés *paons*, qu'on ne trouve que dans ce fleuve. On leur a donné le nom de « paons », parce qu'ils ont la crête bleue, les écailles de plusieurs couleurs, la queue dorée, et pouvant, lorsqu'ils le veulent, se relever. Il y a aussi dans ce fleuve une espèce d'insectes semblables à des vers blancs, et qui, fondus, donnent de l'huile : cette huile produit un feu qui ne peut se garder que dans du verre. C'est pour le roi seul qu'on prend ces insectes, et ils servent dans les sièges : on jette cette huile sur les murailles, et aussitôt s'allume un incendie qui triomphe de tout ce que les hommes ont imaginé pour éteindre le feu.

[2] Dans les marais qui bordent le fleuve on prend des onagres. Ces animaux ont sur le front une corne, dont ils se servent pour combattre à la manière des taureaux, et cela avec beaucoup de courage. Les Indiens font de ces cornes des coupes, et leur attribuent des propriétés merveilleuses : il suffit d'avoir bu dans une de ces cornes pour être pendant tout le jour à l'abri de toute maladie, pour ne pas souffrir d'une blessure, pour traverser impunément le feu, pour n'avoir rien à craindre des poisons les plus violents : ces coupes sont réservées aux rois, et les rois seuls font la chasse à l'onagre. Apollonius dit avoir vu un de ces animaux, et s'être écrié :

« Voilà un singulier animal » !

Et comme Damis lui demandait s'il croyait à ce que l'on contait des cornes de l'onagre, il répondit :

« Je le croirai quand on me montrera quelqu'un de ces rois de l'Inde qui ne soit pas mortel. Lorsqu'un homme peut me présenter, ou présenter au premier venu une coupe qui, loin d'engendrer les maladies, les éloigne, comment supposer qu'il ne commence pas par s'en verser à longs traits jusqu'à s'enivrer ? Et en vérité personne ne pourrait trouver mauvais qu'on s'enivrât à boire à une telle coupe. »

[3] Nos voyageurs rencontrèrent en cet endroit une femme noire depuis la tête jusqu'aux seins, et blanche depuis les seins jusqu'aux pieds. Effrayés à cette vue, les compagnons d'Apollonius s'enfuirent; mais Apollonius tendit la main à cette femme, sachant ce qu'elle était : c'était une femme consacrée à Vénus, et il naît ainsi dans l'Inde, pour cette déesse, une femme de deux couleurs, comme en Égypte le bœuf Apis.

[4] Après avoir quitté les rives de l'Hyphase, nos voyageurs franchirent la partie du Caucase qui s'étend vers la mer Érythrée, et qui est couverte d'arbustes aromatiques. Sur le sommet de ces montagnes croît le cinname, semblable à des sarments nouveaux. Cet aromate est indiqué par les chèvres : en effet, qu'un chevrier présente du cinname à une chèvre, elle lui léchera la main comme un chien; qu'il s'éloigne, elle le suivra en approchant les narines de l'aromate; qu'il la repousse, elle se plaindra comme s'il l'arrachait à un pâturage de lotos. Sur les côtes escarpées du Caucase poussent des arbustes élevés qui produisent l'encens, et plusieurs autres espèces d'arbustes, parmi lesquels ceux qui donnent le poivre : ce sont les singes qui cultivent ces derniers. Nos voyageurs n'oublient pas de nous dire à quels arbustes ils ressemblent, et voici ce qu'ils rapportent à ce sujet. L'arbuste à poivre ressemble à l'agnos des Grecs surtout par ses fruits en grappes; il vient dans les endroits escarpés et inaccessibles aux hommes; dans les cavernes et dans tous les creux de la montagne habitent des singes que les Indiens ont en grande vénération, parce qu'ils récoltent le poivre, et qu'ils protègent avec des chiens et des armes contre les attaques des lions. Le lion, en effet, poursuit ces singes, quand il est malade, pour se guérir, car leur chair est pour lui un remède souverain quand il est vieux, pour se nourrir, car lorsqu'il n'a plus assez d'agilité pour la chasse des cerfs et des sangliers, il fait usage contre les singes des forces qui lui restent. Mais les hommes viennent à leur secours, et croyant avoir des obligations à ces animaux, ils font pour eux la guerre au lion. Voici comment se fait la récolte du poivre : les Indiens s'approchent des arbres qui se trouvent au bas de la montagne, font en cet endroit de petites aires autour des arbres, et y entassent les fruits du poivrier, faisant semblant de les jeter comme chose sans valeur et sans prix pour les hommes. Les singes, du haut de leurs retraites inaccessibles, voient cela, et, pendant la nuit, ils imitent le travail des Indiens, arrachent les grappes des poivriers, et les jettent dans les aires; le jour venu, les Indiens enlèvent une grande quantité de poivre, qu'ils ont ainsi gagné sans peine, sans travail, et en dormant.

[5] Après avoir franchi le Caucase, nos voyageurs virent une plaine entrecoupée de fossés remplis d'eau. Les uns coulent obliquement, les autres tout droit; tous tirent leur eau du Gange. Ils marquent les limites des propriétés, et l'on se sert de leur eau pour arroser les champs, quand ils sont secs. C'est le pays le plus fertile de l'Inde, et le plus vaste de ses terrains cultivés : il y a quinze jours de marche le long du Gange, et dix-huit de la mer à la montagne des singes, jusqu'où elle s'étend. C'est une plaine continue, dont le sol est noir et fertile en toute sorte de productions. Ils y virent du blé droit comme des roseaux, malgré les épis dont il était chargé; des fèves trois fois plus grosses que celles d'Égypte, du sésame, du millet et d'autres plantes d'une grandeur surprenante. On y trouve de ces noix que nous suspendons ordinairement dans nos temples comme des choses merveilleuses. Les vignes sont petites, comme celles de Lydie et de Méonie, mais elles donnent un bon vin, et, même pendant la vendange, exhalent un parfum délicieux. Nos voyageurs rencontrèrent en cet endroit un arbre semblable au laurier, dont le fruit est contenu dans un calice aussi large que la plus grosse grenade : c'est une pomme de couleur bleue, comme le calice de l'hyacinthe, et dont la saveur surpasse celle de tous les fruits que donnent les saisons.

[6] En descendant le Caucase, ils assistèrent à une chasse aux dragons. Il est nécessaire d'en parler. En effet, quand la manière dont on prend ou dont on peut prendre les lièvres a été traitée si au long par les auteurs qui s'occupent de ces choses, serait-il raisonnable à nous de ne rien dire d'une chasse aussi noble et aussi merveilleuse que celle des dragons, et cela quand elle a attiré l'attention de celui dont nous écrivons la vie ? En effet, l'Inde entière est comme enveloppée dans les replis de dragons monstrueux : les montagnes et les marais en sont infestés, il n'y a pas une colline où il ne s'en trouve. Les dragons de marais ont trente coudées de longueur : ils sont lents, et leur tête n'est pas surmontée d'une crête; ils ressemblent aux femelles des autres dragons : leur dos est noirâtre, et ils ont moins d'écailles que les autres. De tous les poètes, c'est Homère qui a décrit ces animaux avec le plus d'exactitude, lorsqu'il parle de ce dragon, « au dos fauve », qui se tenait à Aulis, près de la fontaine : les autres poètes disent qu'un dragon de la famille de ce dernier, celui du bois de Némée, avait la tête garnie d'une crête, ce qui n'est nullement le caractère des dragons de marais.

[7] Les dragons qui font leur séjour au pied des montagnes et sur les collines, descendent dans les plaines pour chasser. Ils sont supérieurs en tout aux dragons des marais : ils sont plus grands, ils surpassent en agilité les fleuves les plus rapides, et rien ne saurait leur échapper. Ils ont sur la tête une crête, qui est peu proéminente quand ils sont jeunes, puis qui croît et s'élève beaucoup à mesure qu'ils vieillissent : c'est alors qu'ils prennent une couleur rouge et que leur dos devient dentelé. Ces dragons ont aussi de la barbe, leur cou se dresse, leurs écailles brillent comme de l'argent, la prunelle de leurs yeux est une pierre étincelante, à laquelle sont attachées plusieurs vertus secrètes. Les Indiens qui vont à la chasse des dragons des plaines les prennent au moment où ils viennent de se jeter sur un éléphant: c'est une lutte qui devient funeste à l'un et à l'autre de ces animaux. Le prix de la chasse des dragons, ce sont leurs yeux, leur peau et leurs dents : ces dents sont semblables à celles des plus grands sangliers, mais elles sont plus minces, de plus elles sont recourbées, et la pointe en est très aiguë, comme chez les grands poissons.

[8] Quant aux dragons des montagnes, ils ont les écailles dorées, et sont plus grands que ceux des plaines; ils ont une barbe qui frise et qui est aussi dorée. Leur sourcil est plus saillant que celui des dragons des plaines, et au-dessous du sourcil se cache un œil farouche et terrible. Lorsqu'ils ondulent sur la terre, ils font entendre un bruit semblable à celui de l'airain. Leurs crêtes sont d'un rouge plus ardent que celui d'aucune lampe. Ils viennent à bout des éléphants, mais voici comment ils sont pris par les Indiens. Les chasseurs étendent devant le repaire d'un dragon une étoffe rouge sur laquelle sont tracés des caractères magiques, qui doivent l'endormir, et qui domptent les yeux, d'ailleurs indomptables, de ce monstre. Puis ils le charment avec plusieurs enchantements. Le dragon, entraîné par une force invincible, passe alors la tête hors de sa caverne, et la couche sur les caractères magiques. Quand il est ainsi étendu, les Indiens s'élancent sur lui, le frappent à coups de hache, lui coupent la tête, et s'emparent des pierres précieuses qui s'y trouvent. On dit en effet que la tête des dragons renferme des pierres brillantes et de toutes couleurs, auxquelles sont attachées des propriétés merveilleuses, comme il y en avait

d'attachées à la pierre du fameux anneau de Gygès. Il n'est d'ailleurs pas rare que le dragon emporte au fond de sa caverne l'Indien avec sa hache et son attirail magique, en ébranlant, ou peu s'en faut, toute la montagne. Il paraît que ces dragons occupent aussi les montagnes qui bordent la mer Érythrée, que sur ces plages on entend leur sifflement terrible, et que quelquefois, entrant dans la mer, ils s'avancent assez loin à la nage. Quant à la durée de la vie de ces animaux, elle est difficile à déterminer, et si je répétais ce qu'on en dit, je ne serais pas cru. Voilà tout ce que je sais sur les dragons.

[9] La plus grande ville qui s'offrit à nos voyageurs, après qu'ils eurent franchi le Caucase, s'appelait Paraca. Au milieu de cette ville étaient suspendues plusieurs têtes de dragons, parce que les habitants s'exercent à cette chasse dès leur enfance. On dit que les Paraciens arrivent à comprendre la voix et les cris des dragons, en leur mangeant, soit le cœur, soit le foie. Comme ils continuaient leur route, Apollonius et ses compagnons entendirent la flûte d'un berger qui rassemblait son troupeau. Or ce troupeau se composait de biches blanches. En effet, les Indiens traient les biches, et estiment leur lait comme très nourrissant.

[10] Ils marchèrent encore quatre jours à travers un pays fertile et bien cultivé, puis arrivèrent à la citadelle des sages. Alors le guide, frappé de terreur et suant à grosses gouttes, fit courber le genou à son chameau et descendit. Apollonius comprit où il était, et riait de la peur du guide :

« Voilà, dit-il, un homme qui, s'il entraît au port après une longue traversée, serait fâché de toucher la terre, et ne serait pas rassuré de voir qu'il va aborder. »

En disant cela, il fit baisser son chameau, car déjà il s'était habitué à ces manœuvres. Ce qui avait effrayé le guide, c'était d'être arrivé si près des sages. Les Indiens ont en effet pour les sages plus de respect que pour le roi, parce que le roi, dont ils dépendent, les consulte sur tout ce qu'il doit dire ou faire, comme on consulte un oracle, et qu'ils l'engagent à faire ce qui est bien, le détournent et l'écartent de ce qui est mal.

[11] Comme nos voyageurs se proposaient de s'arrêter dans le bourg le plus voisin, qui est à un peu moins d'un stade de la citadelle des sages, ils aperçurent un jeune homme qui venait vers eux en courant. Il était plus noir que tous les autres Indiens; l'intervalle de ses sourcils figurait une lune brillante. Il m'a été dit que plusieurs années après le même phénomène s'est reproduit chez l'Éthiopien Ménon, élève d'Hérodote le Sophiste. Cette lune était très visible pendant sa jeunesse, mais elle perdit son éclat à mesure qu'il avança en âge, et disparut complètement dans sa vieillesse. Le jeune Indien portait une ancre d'or: c'est le caducée des Indiens; ils donnent une ancre aux messagers, comme symbole de solidité.

[12] Il courut vers Apollonius et lui adressa la parole en grec. Cela ne parut pas étonnant, car tous les habitants du bourg où il était parlaient grec. Mais quand il dit :

« Salut, Apollonius, »

ses compagnons demeurèrent stupéfaits; quant à lui, cela lui fit bien augurer de ce qui avait fait l'objet de son voyage. Il jeta un coup d'œil à Damis, et lui dit :

« Nous voici chez des hommes qui possèdent réellement la science ; il semble en effet qu'ils lisent dans l'avenir. »

Puis il demanda au jeune homme ce qu'il devait faire : déjà il était impatient d'entrer en relation avec les sages.

« Vos compagnons, répondit le messenger, resteront ici; vous, venez sur-le-champ, eux-mêmes vous y invitent. »

[13] Apollonius vit déjà dans cet « eux-mêmes » un mot pythagoricien, et il suivit de grand cœur le messenger.

XIII. D'après la relation de nos voyageurs, la colline occupée par les sages a la même élévation que l'Acropole d'Athènes; elle s'élève au milieu de la plaine; elle est fortifiée naturellement par un rocher qui l'entoure également de tout côté; en divers endroits de ce rocher on voit des traces de pieds fourchus et des empreintes de visages, de barbes, de dos d'hommes qui paraissent être tombés à la renverse. En effet, lorsque Bacchus, de concert avec Hercule, voulut s'emparer de cette colline, on dit qu'il donna l'ordre de l'attaque aux Pans, qu'il croyait capables de tout renverser; mais foudroyés par les sages, ils tombèrent en désordre, et laissèrent sur les rochers la marque de leur chute. Selon nos voyageurs, la colline est entourée d'un brouillard au milieu duquel vivent les sages, se laissant voir ou se rendant invisibles, à leur volonté. Ils n'ont pu savoir si la colline a un autre abord que celui par lequel pénétra Apollonius ; car le brouillard qui entoure cette colline empêche de voir si elle est ouverte ou fermée.

[14] Apollonius, à la suite de l'Indien, monta par le côté méridional. La première chose qu'il vit, ce fut un puits large de quatre brasses. Une vapeur azurée montait jusqu'à l'embouchure de ce puits ; et quand le soleil, à son midi, donnait sur ce puits, ses rayons attiraient cette vapeur qui s'élevait, en offrant aux regards les couleurs de l'arc-en-ciel. Apollonius apprit plus tard que le fond du puits était d'arsenic rouge, que son eau était regardée comme sacrée, que personne n'en buvait ni n'en puisait, et que le serment le plus solennel, pour tous les peuples voisins, était celui qu'on prêtait par l'eau de ce puits. Près de là est un bassin plein de feu, d'où sort une flamme plombée, sans fumée ni odeur : jamais il ne déborde, mais il est toujours rempli. C'est là que les Indiens se purifient de leurs fautes involontaires; aussi les sages appellent-ils ce puits le *Puits de la Révélation*, et le feu, le *Feu du Pardon*. Nos voyageurs nous disent avoir vu aussi deux tonneaux de pierre noire, l'un de la pluie, l'autre des vents. S'il arrive que l'Inde soit affligée de quelque sécheresse, on ouvre le tonneau de la pluie, et aussitôt il en sort des nuées qui humectent tout le pays; si les pluies deviennent excessives, on le ferme, et elles s'arrêtent. Le tonneau des vents a, si je ne me trompe, la même propriété que l'ancre d'Éole : on l'ouvre, on en laisse sortir un vent selon l'occasion, et la terre se raffermi. Ils rencontrèrent encore

des statues de dieux, non pas de dieux indiens ou égyptiens (il n'y aurait eu la rien d'étonnant), mais des plus anciens dieux de la Grèce, comme Minerve Poliade, Apollon Délien, Bacchus Limnéen, Apollon Amycléen, et autres divinités anciennes, auxquelles ces Indiens ont élevé des statues, et qu'ils honorent suivant les rites des Grecs. Les sages disent qu'ils occupent le milieu de l'Inde, et que leur colline en est le nombril. Ils y adorent le feu, qu'ils se vantent de tirer eux-mêmes du soleil; et, en son honneur, ils chantent un hymne tous les jours à midi.

[15] Quels sont ces hommes, et comment ils vivent sur leur colline, Apollonius lui-même nous l'apprend :

« J'ai vu, dit-il dans un de ses Discours aux Égyptiens, les Brachmanes de l'Inde, qui habitent sur la terre et n'y habitent pas, qui ont une citadelle sans murailles, et qui ne possèdent rien que ce que possède tout le monde.»

Voilà ce qu'Apollonius a dit doctement. Suivons maintenant la relation de Damis. Les Brachmanes couchent à terre, après avoir étendu sur le sol des herbes qu'ils choisissent eux-mêmes. Damis les a vus s'élever en l'air à la hauteur de deux coudées, non pour étonner (car ils se défendent de ce genre de prétention), mais parce que, selon eux, tout ce qu'ils font en l'honneur du soleil à quelque distance de la terre est plus digne de ce dieu. Le feu qu'ils tirent d'un des rayons du soleil, tout matériel qu'il est, ne brûle pas sur l'autel, et n'est pas conservé dans des fourneaux : on le voit flotter en l'air comme un rayon de soleil répercuté par l'eau. Le jour, ils prient le soleil, qui dirige les saisons, de les amener selon les besoins de la terre, et de rendre l'Inde florissante et prospère; la nuit, ils supplient le rayon qu'ils ont tiré du soleil de ne pas s'indigner des ténèbres, et de rester tel qu'il était au sortir du divin foyer. Quand Apollonius dit :

« Ils sont sur terre et n'y sont pas; »

quand il dit :

« Ils ont une citadelle sans murailles, »

il veut parler du ciel sous lequel ils vivent : tout en paraissant vivre exposés aux intempéries de l'air, ils n'ont qu'à s'entourer d'un nuage, et la pluie ne les atteint pas, et dès qu'ils le veulent, ils sont sous le soleil. Quant à ces mots: « Ils ne possèdent rien que ce que possède tout le monde», Damis les explique de la façon suivante : Toutes les fontaines qui jaillissent sous les pas des serviteurs de Bacchus, quand le dieu les agite en même temps que la terre, sortent aussi de terre en faveur de ces Indiens, qui s'en abreuvent et en abreuvent les autres; apparemment, pour Apollonius, des hommes qui sans se donner de peine, et naturellement, peuvent se procurer ce qu'ils veulent, possèdent ce qu'ils ne possèdent pas. Ils laissent croître leur chevelure, comme autrefois les Lacédémoniens, les Thuriens, les Tarentins, les Méliens, et tous ceux qui avaient en honneur les coutumes laconiennes. Ils portent des mitres blanches et marchent nu-pieds. Leurs vêtements ressemblent à nos *exomides* : l'étoffe de ces vêtements leur est fournie par la terre ; c'est une sorte de

lin qui vient de lui-même, qui est blanc comme celui de Pamphylie, mais plus mou, et qui distille une graisse semblable à de l'huile. C'est avec ce lin qu'ils font leurs vêtements sacrés; et si quelque autre Indien veut en arracher, la terre n'en laisse pas enlever une seule tige. Les sages portent un anneau et une baguette qui ont des vertus souveraines, mais ces vertus sont secrètes.

[16] Quand Apollonius parut, les sages l'accueillirent en lui tendant la main. Iarchas seul resta sur le siège élevé où il était assis. Ce siège était fait d'airain noir et enrichi d'ornements d'or : les sièges des autres sages étaient aussi en airain, mais sans ornements, moins élevés, et placés au-dessous de celui de Iarchas. Dès qu'il vit Apollonius, il le salua en langue grecque, et lui demanda la lettre du roi de l'Inde. Comme Apollonius s'étonnait de la prescience de Iarchas, celui-ci ajouta :

« Il y a dans cette lettre une omission qui a échappé au roi : il y manque un D. »

Et cela se trouva vrai. Il lut la lettre, puis dit à Apollonius :

« Que pensez-vous de nous? - Ce que je pense? Ne l'ai-je pas assez fait voir par le voyage que j'ai fait pour vous voir, et qu'aucun de mes concitoyens n'avait entrepris avant moi?

- Et que croyez-vous que nous sachions de plus que vous?

- Je crois que votre science est beaucoup plus étendue et plus divine que la mienne. Mais si je ne trouve pas chez vous à augmenter mes connaissances, j'aurai du moins appris une chose, c'est qu'il ne me reste plus rien à apprendre. »

Iarchas lui répondit :

- « Les autres hommes demandent aux étrangers qui ils sont et pourquoi ils viennent. La première preuve de notre science, c'est que nous savons qui nous arrive. Jugez-en tout d'abord. »

Et il donna des détails sur la famille du père et de la mère d'Apollonius, sur tout ce qu'il avait fait à Egées, sur la manière dont Damis s'était attaché à lui, sur ce qu'ils avaient enseigné ou appris dans leur voyage : on eût dit qu'il les y avait accompagnés. Iarchas ayant parlé sans s'interrompre, et sans la moindre obscurité, Apollonius demeura stupéfait :

« Comment pouvez-vous savoir tout cela? s'écria-t-il.

- C'est, répondit Iarchas, par une science à laquelle vous n'êtes vous-même pas tout à fait étranger, mais que vous ne possédez pas tout entière.

- Voudrez-vous bien me l'apprendre tout entière?

- Oui, tout entière. Car il y a plus de sagesse à cela qu'il n'y en aurait à vous cacher, par une envie maligne, ce qui mérite d'être su. D'ailleurs, je vois, Apollonius, que vous êtes plein de Mnémosyne, et c'est de toutes les déesses celle que nous honorons le plus.

- Vous connaissez donc la nature de mon esprit?

- Nous connaissons toutes les sortes d'esprits, et une foule d'indices nous les révèlent. Mais voici que midi approche, et il convient d'accomplir les cérémonies sacrées. Commençons par remplir nos devoirs envers les dieux; après cela nous parlerons sur tel sujet que vous voudrez. Vous pouvez assister à tout ce que nous allons faire.

- Certes, je ferais injure au Caucase et à l'Indus, que j'ai franchis pour venir vers vous, si je ne rassasiais mes yeux de toutes vos cérémonies.

- Rassasiez-les donc, et suivez-nous. »

[17] Ils arrivèrent à une fontaine qui, au rapport de Damis, qui la vit ensuite, ressemble à la fontaine Dircé en Béotie. D'abord ils se déshabillèrent, et se frottèrent la tête avec un parfum semblable à de l'ambre : cela les échauffa tellement qu'il s'échappa de la vapeur de leurs corps, et qu'ils furent couverts de sueur comme s'ils avaient été dans une étuve. Ensuite ils se jetèrent dans l'eau, et, après s'être lavés, ils s'avancèrent vers le lieu saint, la tête couronnée et le cœur tout à leurs hymnes. Puis ils se mirent en rond, formèrent un chœur, dont ils donnèrent la conduite à Iarchas, et frappèrent la terre du bout de leurs baguettes; et la terre, se gonflant comme les flots de la mer, les enleva en l'air à la hauteur de deux coudées. Pendant ce temps ils chantaient un chœur semblable au péan de Sophocle, qu'on chante à Athènes en l'honneur d'Esculape. Quand ils furent redescendus à terre, Iarchas appela le jeune homme qui portait l'ancre, et lui dit d'avoir soin des compagnons d'Apollonius. Celui-ci s'en alla plus vite que le plus rapide des oiseaux, et revenant aussitôt, dit à Iarchas que toutes les dispositions étaient prises. Après avoir accompli toutes les cérémonies sacrées, les Sages s'assirent sur leurs sièges. Alors Iarchas, s'adressant au jeune homme : « Apportez, lui dit-il, le trône de Phraote, et que le sage Apollonius s'y assoie pour s'entretenir avec nous. »

[18] Apollonius ayant pris place, Iarchas lui dit :

« Faites-nous telle question que vous voudrez, car vous êtes venu vers des hommes qui connaissent tout.

- Vous connaissez-vous aussi vous-mêmes? »

demanda Apollonius; car il pensait que pour Iarchas, comme pour les Grecs, la connaissance de soi-même dût paraître une science difficile. Mais, contre l'attente d'Apollonius, il répliqua :

« Nous connaissons tout, parce que nous avons commencé par nous connaître nous-mêmes. Sans cette connaissance, nul d'entre nous n'aurait abordé une science comme la nôtre. »

Apollonius se rappela ce que lui avait dit Phraote, et comment celui qui veut philosopher doit d'abord s'examiner lui-même. Il approuva donc ce qu'il venait d'entendre, d'autant plus qu'il en était persuadé pour son compte. Il fit une seconde question :

« Que croyez-vous être?

- Des dieux.

- Pourquoi?

- Parce que nous sommes vertueux. »

Cette réponse parut à Apollonius si pleine de sens, que plus tard il en fit usage dans sa défense devant Domitien.

[19] Reprenant donc son interrogation :

« Que pensez-vous sur l'âme? leur demanda-t-il.

- Ce que vous avez appris de Pythagore, et les Égyptiens de nous.

- Mais Pythagore déclarait avoir été autrefois Euphorbe ; diriez-vous de même, Iarchas, qu'avant d'entrer dans le corps où vous êtes, vous fûtes un des Troyens, un des Grecs ou quelque autre héros?

- Ce qui a perdu Troie, répondit Iarchas, c'est l'expédition des Grecs; ce qui vous perd, vous autres Grecs, ce sont les fables répandues sur Troie. Pour vous, les seuls hommes sont ceux qui ont pris part à cette guerre ; et vous ne songez pas à des hommes plus nombreux et plus divins, qu'ont portés et votre terre, et l'Égypte et l'Inde. Puis donc que vous m'interrogez sur mon existence antérieure, dites-moi quel est le héros que vous trouvez le plus admirable parmi les adversaires ou les défenseurs de Troie.

- C'est Achille, fils de Thétis et de Pélée. Homère l'a chanté comme le plus beau des hommes et le plus grand des Grecs; il savait tous ses exploits. Il a encore beaucoup d'estime pour les Ajax et les Nirée, et dans ses chants, ils tiennent la première place après « Achille pour la beauté et la valeur.

- Eh bien ! comparez à ce héros mon prédécesseur, ou du moins le corps qui a précédé le mien. Car voilà ce que Pythagore disait avoir été Euphorbe.

[20] « Il y eut un temps où ce pays était occupé par les Éthiopiens, nation indienne. Il n'y avait pas alors d'Éthiopie, mais l'Égypte s'étendait au-delà de Méroé et des

cataractes du Nil; elle contenait dans ses limites les sources de ce fleuve, et se terminait à son embouchure. Tant que les Éthiopiens habitèrent ce pays et obéirent au roi Gange, la terre les nourrit abondamment, et les dieux prirent soin d'eux. Mais ils tuèrent ce roi. A partir de ce moment, ils furent considérés par les autres Indiens comme impurs, et la terre ne leur permit pas d'y prolonger leur séjour : les semences qu'ils lui confiaient se gâtaient avant de germer, les femmes ne menaient pas jusqu'au terme le fruit de leurs entrailles, les troupeaux ne trouvaient pas une nourriture suffisante, et partout où ils voulaient fonder des villes, le sol céda et s'affaissait sous leurs pieds. Le fantôme de Gange les poursuivait partout où ils allaient, jetant le trouble dans la multitude, et il ne cessa de s'attacher à eux que lorsqu'ils eurent sacrifié à la Terre les chefs du complot et ceux qui avaient trempé leurs mains dans son sang. La taille de Gange était de dix coudées, jamais on n'avait vu un homme aussi beau, et il était fils du fleuve Gange. Longtemps ce fleuve avait fait de l'Inde entière un vaste marais; c'est son fils qui détourna ses eaux dans la mer Erythrée, et qui le rendit favorable à la terre de l'Inde : aussi lui fournit-elle, pendant sa vie, tous les biens en abondance, et le vengea-t-elle après sa mort. Et maintenant l'Achille d'Homère s'en va pour Hélène à Troie; il prend sur mer douze villes, et onze sur le continent; l'outrage d'Agamemnon, qui lui enlève une captive, enflamme sa colère, et l'expose aux reproches d'insensibilité et de dureté. A un tel homme comparons notre Indien. Il fonda soixante villes, les plus illustres de ce pays : y a-t-il un homme qui trouve plus glorieux de détruire des villes que d'en fonder? Il chassa les Scythes qui avaient franchi le Caucase et fait une incursion dans l'Inde les armes à la main : montrer sa valeur en délivrant son pays, n'est-ce pas bien plus beau que d'asservir une ville pour venger l'enlèvement d'une femme qui était probablement d'accord avec son ravisseur? Enfin, son allié, le roi du pays où commande aujourd'hui Phraote, lui ayant, avec autant d'injustice que d'insolence, enlevé sa propre femme, il ne voulut pas rompre le traité qu'il avait fait; il disait avoir prêté un serment trop solennel pour être dégagé de sa foi même par l'injustice de son allié.

[21] Je vous rapporterais bien d'autres actes de Gange, si je ne craignais de m'arrêter à me louer moi-même : car je suis ce Gange. Je l'ai bien prouvé, alors que je n'avais encore que quatre ans. Gange avait enfoncé en terre sept épées d'acier, afin qu'aucune terreur n'approchât jamais de cette contrée ; un jour les dieux ordonnèrent de faire un sacrifice à l'endroit où étaient enfoncées ces épées, sans indiquer cet endroit; moi, qui n'étais encore qu'un petit enfant, je conduisis les interprètes de la parole divine à un fossé, et leur dis qu'ils pouvaient faire creuser en cet endroit, que là étaient déposées les épées.

[22] Que moi, Indien, je sois passé dans un Indien, il n'y a encore là rien d'étonnant; mais voyez celui-ci (il montrait un jeune homme de vingt ans environ) : il est mieux doué que personne pour la philosophie. De plus, il a une constitution robuste, comme vous voyez, son corps est des plus vigoureux, il ne craint ni le feu ni les blessures; et avec tout cela il ne peut sentir la philosophie.

- Que veut dire cela? demanda Apollonius. Quoi! un homme ainsi favorisé par la nature, ne pas embrasser la philosophie, ne pas être épris du savoir, et cela quand il vit avec vous !

- Ce n'est pas avec nous qu'il vit. Il est comme un lion captif; il se sent prisonnier chez nous, et bien que nous le caressions pour l'appivoiser, il nous regarde avec colère. Ce jeune homme a été Palamède, l'un des héros du siège de Troie : ses grands ennemis sont Ulysse et Homère, le premier qui a ourdi contre lui un complot et l'a fait lapider, le second qui n'a pas même daigné lui consacrer un vers. Aussi, comme sa science (car il était savant) ne lui a servi à rien, et ne lui a pas même valu les éloges d'Homère, qui a rendu célèbres même des hommes peu dignes de la célébrité, comme il a été écrasé par Ulysse, auquel il n'avait fait aucun mal, il parle fort mal de la philosophie et déplore son infortune. Voilà ce Palamède, qui écrit sans avoir jamais appris à écrire. »

[23] Comme ils s'entretenaient ainsi, le messager vint dire à Iarchas que le roi viendrait vers la première heure du soir leur parler de ses affaires.

« Qu'il vienne, dit Iarchas; il se peut fort bien qu'il s'en retourne meilleur, après avoir fait la connaissance d'un Grec. »

Et aussitôt il reprit son précédent propos.

« Apollonius, dit-il, nous direz-vous qui vous étiez auparavant?

- Mon ancien état ayant été sans gloire, je m'en souviens peu.

- Comment, sans gloire? Est-ce ainsi que vous parlez de la condition de pilote d'un vaisseau égyptien. Car, je le vois, c'est ce que vous étiez.

— Vous ne vous trompez pas, Iarchas, j'étais pilote. Or, je dis que non seulement c'est une condition sans gloire, mais qu'elle est décriée. Ce n'est pas qu'un pilote ne doive être estimé des hommes autant qu'un magistrat ou qu'un général; mais c'est un état qui est en mauvaise réputation par la faute des gens de mer. Aussi la plus belle action que j'aie jamais faite n'a-t-elle pas obtenu un seul éloge.

- Et quelle peut bien être cette belle action? Est-ce d'avoir doublé le cap Malée ou le cap Sunium, en arrêtant la marche rapide de votre vaisseau; d'avoir bien prévu d'où viendraient les vents, du côté de la proue ou du côté de la poupe; d'avoir conduit heureusement votre navire sur les côtes de l'Eubée, à travers les brisants dont la mer est semée en cet endroit?

[24] Puisque vous m'embarquez, dit Apollonius, dans un discours sur la navigation, je vais vous dire, Iarchas, ce que je crois avoir fait de bien. La mer était infestée de pirates phéniciens, qui se tenaient autour des ports pour s'enquérir des vaisseaux qui allaient partir et de leur chargement. Voyant mon vaisseau chargé de

marchandises précieuses, leurs émissaires me prirent à part et me demandèrent quelle serait ma part de bénéfice pour la navigation que j'allais entreprendre.

« Mille drachmes, répondis-je, car j'ai avec moi trois autres pilotes. - Avez-vous une maison? me demandèrent-ils encore.

- J'ai une mauvaise cabane dans l'île de Pharos, où habitait autrefois Protée.

- Eh bien ! voulez-vous changer la mer contre la terre, votre cabane contre une maison? voulez-vous que votre navigation vous rapporte dix fois plus? voulez-vous échapper à tous les maux auxquels les tempêtes exposent les pilotes?

- Je ne demanderais pas mieux, répondis-je. Mais je n'irai pas me faire brigand, quand je suis un pilote habile, et que mon art me vaut des couronnes. »

Mes gens s'enhardirent : ils me promirent dix mille drachmes si je voulais faire ce qu'ils me diraient. Je les engageai à parler, et leur donnai à entendre que je serais tout à eux. Ils me déclarèrent alors qu'ils étaient les agents des corsaires ; ils me prièrent de ne pas empêcher ceux-ci de s'emparer de mon vaisseau, de ne pas rentrer en ville après avoir mis à la voile, mais de jeter l'ancre près du cap, les embarcations des pirates se tenant dans les environs. Ils m'offrirent de me garantir par serment ma propre vie et celle des hommes pour qui je la demanderais. Je crus qu'il était peu sûr de leur faire des observations, dans la crainte qu'ils ne changeassent d'avis, ne nous attaquassent quand nous serions au large, et ne nous fissent périr en quelque endroit de la haute mer. Je promis donc tout ce qu'ils voulurent, et leur fis jurer qu'ils me tiendraient parole. Ils prêtèrent serment devant les autels, car c'était dans un temple que se tenait notre conversation, et je leur dis : « Allez trouver les pirates; nous partirons cette nuit. »

Pour écarter tout soupçon, je leur dis que j'entendais être payé en bonnes espèces, bien entendu quand ils seraient maîtres du vaisseau. Ils s'en allèrent : je gagnai le large, laissant le cap bien loin derrière moi.

- Pensez-vous, Apollonius, demanda Iarchas, avoir fait là un acte de justice?

- Oui, et d'humanité. Ne pas livrer des hommes à la mort, ne pas faire prendre aux maîtres du vaisseau leurs marchandises, ne pas succomber à l'amour des richesses, quand on est pilote, voilà, je vous assure, plus d'un mérite. »

[25] L'Indien se mit à rire. « On dirait, reprit-il, que pour vous la justice consiste à ne pas commettre d'injustice. C'est là, je crois, l'opinion de tous les Grecs. Des Égyptiens qui sont venus ici m'ont dit qu'on vous envoie de Rome des gouverneurs qui tiennent toujours levée sur vos têtes une hache nue, et cela avant de savoir s'ils vont commander à des méchants, et vous, pourvu qu'ils ne vendent pas la justice, vous les trouvez justes. C'est aussi, m'a-t-on dit, ce que pratiquent chez vous les marchands d'esclaves : quand ils vous amènent des esclaves de Carie et qu'ils vous disent leur caractère, ils comptent parmi leurs qualités de n'être pas voleurs. Vous faites le

même honneur aux magistrats qui vous gouvernent, vous leur accordez le même éloge qu'à vos esclaves, et croyez leur donner une gloire à faire envie. Mais, quand vous voudriez être justes et vertueux, vos pontes, même les plus sages, ne vous le permettraient pas. Que font-ils de Minos, de ce tyran qui fut le plus cruel des hommes, et qui avec sa flotte réduisit en servitude toutes les côtes et toutes les îles de la Grèce? Ils l'honorent du sceptre de la justice, et le font siéger aux Enfers comme juge des âmes. Au contraire, Tantale, qui était bon, et qui donnait à ses amis une part de l'immortalité qu'il avait reçue des dieux, ils le condamnent à la faim et à la soif. Il y en a même qui suspendent au-dessus de sa tête des rochers, faisant ainsi outrage à un homme vertueux et divin, quand ils devraient plutôt faire jaillir tout autour de lui ce nectar qu'il prodiguait autrefois avec tant de bonté et de générosité. » Et, en disant ces mots, il montrait à sa gauche une statue, sous laquelle on lisait cette inscription: TANTALE. Cette statue était haute de quatre coudées, elle représentait un homme de cinquante ans, vêtu à la mode d'Argos, mais avec un manteau thessalien, qui avait l'air de tendre une coupe : dans cette coupe, pleine jusqu'aux bords, sans qu'une goutte en tombât, bouillonnait une liqueur très pure en quantité suffisante pour éteindre la soif d'un homme. Je dirai bientôt ce qu'ils pensent de cette liqueur et dans quelle occasion ils en boivent. Pour le moment, ce qu'il y a de certain, c'est que les poètes ont beau faire la guerre à Tantale pour n'avoir pas retenu sa langue et avoir fait part aux hommes du nectar; il n'est nullement mal vu des dieux : s'il était pour eux un objet de haine, jamais il n'aurait été tenu en honneur chez les Indiens, les plus pieux des hommes, qui ne font rien en dehors de l'inspiration des dieux.

[26] Comme ils s'entretenaient ainsi, un grand bruit parti du bourg voisin vint jusqu'à eux : c'était le roi qui venait, paré de riches vêtements, à la manière des Mèdes, et avec un appareil plein de faste. Iarchas ne dissimula pas son mécontentement. « Si c'était Phraote, dit-il, qui fût venu ici, vous auriez vu tout tranquille comme dans les mystères. » Apollonius comprit que ce roi était inférieur à Phraote, non sur un point de la philosophie, mais sur le tout : il fut surpris de voir les Sages rester immobiles, sans rien préparer de ce dont pouvait avoir besoin le roi, venant après midi. « Où donc, demanda-t-il, logera le roi? - Ici : Nous passerons la nuit à parler de ce qui l'amène : c'est le temps le meilleur pour les délibérations. - Et ne lui servira-t-on rien à son arrivée? - On lui fera bonne chère, et on lui donnera de tout ce que nous avons. - Vous faites donc bonne chère? - Nos repas, à nous, sont fort légers : nous avons des vivres en abondance, mais nous aimons à nous contenter de peu. Mais il en faut beaucoup au roi, car il l'entend ainsi. Toutefois, il ne mangera rien qui ait eu vie (de tels mets sont interdits ici): nous lui offrirons des légumes, des racines, des fruits, ce que l'Inde produit en cette saison, et les prémices de la saison prochaine; mais le voici lui-même. »

[27] Le roi s'avancait avec son frère et son fils, tout étincelant d'or et de pierreries. Apollonius allait se lever, mais Iarchas le retint sur son siège, lui disant que ce n'était pas l'usage chez eux. Damis nous avertit qu'il ne fut pas lui-même présent à cette réception, mais qu'il a inséré dans son histoire le récit que lui en a fait Apollonius. Les Sages restèrent donc assis, et le roi se présenta, tendant vers eux les mains

comme un suppliant. Ils firent un signe qui lui fit connaître qu'ils accédaient à sa demande. Cela le rendit joyeux, comme s'il eût reçu d'un oracle une réponse favorable. Quant au frère du roi et à son fils, jeune homme d'une rare beauté, les Sages ne firent pas plus attention à eux que si c'eussent été des esclaves appartenant à la suite du prince. Alors Iarchas se leva et engagea le roi à prendre une collation. Celui-ci accepta, non sans empressement: aussitôt quatre trépièdes, semblables à ceux de Delphes, vinrent d'eux-mêmes, comme ceux d'Homère au-dessus d'eux étaient des échansons en airain noir, comme les Ganymède et les Pélopes des Grecs. La terre se couvrit d'un gazon plus moelleux que tous les lits. Les légumes, le pain, les racines, les fruits mûrs se succédèrent dans un plus bel ordre que s'ils avaient été disposés par des maîtres d'hôtel. Deux des trépièdes fournirent du vin, deux autres donnèrent en abondance, l'un de l'eau chaude, l'autre de l'eau froide. Les pierres qui viennent de l'Inde sont, chez les Grecs, montées sur des colliers et des bagues à cause de leur petitesse : dans l'Inde, elles sont assez grandes pour qu'on en fasse des amphores, des vases à rafraîchir le vin, et des cratères dont le contenu est capable de désaltérer quatre hommes en plein été. Les échansons d'airain mêlaient l'eau et le vin d'après des mesures réglées, et présentaient les coupes, ainsi que c'est l'usage dans les festins. Les convives étaient couchés comme dans les repas ordinaires, et cela sans qu'il y eût de place d'honneur pour le roi (ce à quoi les Grecs et les Romains attachent un grand prix) mais chacun au hasard, et comme cela s'était trouvé.

[28] Le repas durait depuis quelque temps, lorsque Iarchas dit au roi :

« Je vous présente, ô roi ! ce Grec, » il montrait Apollonius couché à côté de lui, et du geste indiquait que c'était un homme vertueux et divin.

« J'ai appris, dit le roi, que ce Grec et ceux qui sont logés dans le bourg voisin sont des amis de Phraote.

- C'est vrai, parfaitement vrai, dit Iarchas; et c'est encore Phraote qui lui donne ici l'hospitalité.

- Quelles sont ses occupations ?

- Celles de Phraote.

- Vous ne faites pas l'éloge de cet étranger, quand vous dites qu'il a embrassé un genre de vie qui n'a pas permis à Phraote lui-même d'être un homme.

- O roi! soyez plus réservé envers la philosophie et envers Phraote; lorsque vous étiez tout jeune, votre jeunesse excusait ces témérités; mais maintenant que vous arrivez à l'âge viril, il faut éviter de tenir des propos irréfléchis et légers. » Alors Apollonius, à qui Iarchas servait d'interprète :

« Qu'avez-vous gagné, ô roi! à ne pas être philosophe?

- D'avoir toute vertu, et de ne faire qu'un avec le soleil. Apollonius, pour confondre un tel orgueil, lui dit :

« Si vous étiez philosophe, vous parleriez tout autrement.

- Mais vous, excellent homme, vous qui êtes philosophe, que pensez-vous de vous-même?

- Que je suis vertueux, autant que je ne m'écarte pas de la philosophie.

- Par le soleil ! s'écria le roi en levant les mains au ciel, vous nous venez tout plein de Phraote. »

Apollonius s'empara de ce mot, et reprit :

« Ce n'est pas en vain que j'ai voyagé, si je suis plein de Phraote : que si vous le rencontriez à son tour, vous pourriez dire qu'il est plein de moi. Il voulait me donner une lettre pour me recommander à vous; mais, ayant su de lui que vous êtes un homme de bien, je lui ai dit de ne pas se donner cette peine, attendu que je n'avais pas eu besoin de recommandation auprès de lui. »

[29] Là s'arrêta la première insolence du roi. Lorsqu'il sut que Phraote avait dit du bien de lui, il oublia tout ombrage, et baissant le ton :

« Soyez le bienvenu, dit-il, vertueux étranger.

- Soyez aussi le bienvenu, ô roi ! car il me semble que vous ne faites que d'arriver.

- Qui vous a attiré ici ?

- Ce sont ces hommes sages et divins.

- Parle-t-on beaucoup de moi chez les Grecs?

- Autant qu'on parle des Grecs ici.

- Pour moi, je ne trouve rien chez les Grecs qui vaille la peine qu'on en parle.

- Je leur rapporterai votre opinion, et ils vous couronneront à Olympie. »

[30] Apollonius se pencha vers Iarchas, et lui dit:

« Laissez cet homme à son ivresse, et dites-moi pourquoi vous n'admettez pas à la table commune ces deux autres qui sont venus avec lui, et qui sont, dites-vous, son frère et son fils, pourquoi vous ne leur rendez aucun honneur.

- Parce qu'ils espèrent régner un jour. Il est bon qu'on les néglige, pour qu'ils apprennent à ne pas négliger les autres. »

Puis, voyant que les Sages étaient au nombre de dix-huit, il lui demanda quelle était la raison de ce nombre.

« En effet, ce n'est pas un nombre carré, ni un de ceux que l'on estime et que l'on honore, comme dix, douze, seize, et quelques autres semblables.

- Nous ne sommes pas les esclaves des nombres, répondit Iarchas, pas plus que les nombres ne sont les nôtres; si l'on estime quelque chose en nous, c'est la science et la vertu; tantôt nous sommes plus nombreux, tantôt nous le sommes moins. J'ai oui dire que mon grand-père, lorsqu'il a été admis parmi les Sages, et cela dès sa plus tendre jeunesse, en était le soixante-dix-huitième; arrivé à l'âge de cent trente ans, il resta seul; il avait vu mourir tous ses compagnons, et l'Inde ne comptait pas une seule âme généreuse et amie de la philosophie. Il lui vint d'Égypte une lettre, dans laquelle on le félicitait vivement d'avoir été seul pendant quatre ans assis sur ce siège ; mais il pria qu'on cessât de reprocher à l'Inde le petit nombre des Sages qu'elle produisait. Pour nous, Apollonius, nous avons entendu parler, par les Égyptiens, de la coutume des Éléens, et des dix *Hellanodices* qui président aux jeux Olympiques ; mais nous n'approuvons pas la loi qui règle leur élection. Elle est laissée au sort, qui est sans discernement, et qui peut favoriser le plus indigne. Quand même on procéderait par choix, et quand on en appellerait à un vote, n'y aurait-il pas encore là des erreurs possibles ? Tout autant. En effet, si l'on ne peut sortir du nombre dix, et qu'il y ait plus de dix hommes justes, on fait tort à quelques-uns; si, au contraire, il n'y en a pas dix, ce nombre ne signifiera rien. N'est-il pas vrai que les Éléens auraient été bien mieux avisés, s'ils avaient fait une condition absolue, non du nombre, mais de la justice? »

[31] Comme ils raisonnaient ainsi, le roi se mit à les interrompre, se jetant au travers de leur conversation, et ne cessant de dire des sottises et des inepties.

« De quoi raisonnez-vous? leur demanda-t-il.

- Nous parlons de grandes choses, des choses les plus considérées chez les Grecs; mais elles vous paraîtraient méprisables, puisque vous dites que vous n'aimez guère tout ce qui tient à la Grèce.

- Il est vrai que je ne l'aime pas; mais je veux savoir de quoi il s'agit. Vous parlez des Athéniens esclaves de Xerxès, n'est-ce pas?

- Pas précisément. Mais, puisque vous venez de mettre en avant assez hors de propos, et contre toute vérité, le nom des Athéniens, répondez-moi un peu : avez-vous des esclaves, ô roi?

- J'en ai vingt mille, et je n'en ai pas acheté un seul : ils sont tous nés chez moi. » Apollonios lui demanda encore, par l'intermédiaire de Iarchas, si c'était lui qui fuyait ses esclaves, ou si c'étaient ses esclaves qui le fuyaient.

« Voilà, dit le roi d'un ton insultant, une question digne d'un esclave. Je veux bien y répondre cependant. Celui qui fuit est un esclave, et un mauvais esclave; mais comment le maître fuirait-il devant un homme qu'il peut mettre à la torture et rouer de coups?

- Tout ce que vous dites prouve que Xerxès était l'esclave des Athéniens, et un mauvais esclave, puisqu'il a fui devant eux : en effet, vaincu dans une bataille navale, à Salamine, et craignant pour son pont de bateaux de l'Hellespont, il s'enfuit avec un seul vaisseau. - Mais il incendia de ses mains Athènes.

- C'est une audace dont il a été puni comme jamais homme ne le fut : car il a dû se retirer en fuyant devant des hommes qu'il se flattait de détruire. Quand je songe aux pensées de Darius partant pour la Grèce, je me dis qu'on a pu avec quelque raison le prendre pour Jupiter. Mais quand je pense à sa fuite, je le considère comme le plus malheureux des hommes. S'il était mort entre les mains des Grecs, qui aurait obtenu de plus magnifiques éloges que lui? à qui les Grecs auraient-ils élevé un plus magnifique tombeau? Quelles luttes d'armes ou de musique n'eût-on pas instituées en son honneur? En effet, si les Mélécerte, les Palémon, qui moururent à la mamelle ; si Pélops, l'étranger venu de Lydie, qui subjuga l'Arcadie, l'Argolide et tout le pays compris en deçà de l'isthme, restent honorés par les Grecs presque à l'égal des dieux, que n'auraient pas fait pour Xerxès des hommes naturellement épris de toute espèce de mérite, et qui auraient eu leur gloire intéressée à glorifier celui qu'ils avaient vaincu? »

[32] Le roi ne put entendre Apollonius sans verser des larmes :

« Ami, lui dit-il, quels hommes vous me révélez dans ces Grecs !

- Comment se fait-il donc, ô roi ! que vous fussiez si prévenu contre eux?

- Étranger, c'est que les Égyptiens qui viennent ici disent beaucoup de mal des Grecs; ils prétendent avoir en propre la sagesse et la sainteté, et disent que ce sont eux qui, les premiers, ont réglé les cérémonies des sacrifices et des mystères en usage chez les Grecs. Selon eux, il n'y a rien de bon chez ce peuple ; on n'y trouve que violence, désordre, anarchie; les Grecs ne sont que des conteurs de fables, des hâbleurs, des mendiants, et des mendiants qui se font de leur pauvreté, non pas un titre de gloire, mais une excuse pour leurs larcins. Après ce que je vous ai entendu dire, et puisque les Grecs aiment la gloire et la vertu, me voici réconcilié pour toujours avec eux; je n'aurai pour eux que des éloges, je ferai pour leur prospérité tous les souhaits possibles, et je n'aurai plus confiance dans les Égyptiens.

- Je savais bien, dit alors Iarchas, que vos oreilles avaient été remplies de mensonges par ces Égyptiens; mais je n'ai pas voulu vous parler des Grecs avant d'avoir trouvé un auxiliaire tel que celui-ci. Maintenant, ô roi ! que ce sage a dissipé votre erreur, buvons tous la liqueur que nous offre Tantale, et dormons pour nous préparer à notre entretien de la nuit : quant à la science des Grecs, la plus riche de toute la

terre, je vous en instruirai plus tard, et vous serez heureux de m'en entendre parler chaque fois que vous viendrez. »

Et le premier il approcha ses lèvres de la coupe, qui suffit pour abreuver tous les convives; en effet, elle se remplissait sans cesse, comme une source intarissable. Apollonius en but aussi, car ce breuvage est destiné chez les Indiens à affermir l'amitié, et ils le font verser par Tantale, parce que Tantale leur a paru de tous les hommes le plus sensible à l'amitié.

[33] Quand ils eurent achevé leurs libations, ils se couchèrent sur le lit tout préparé que la terre leur fournissait avec son gazon. Quand le milieu de la nuit fut arrivé, ils se levèrent et commencèrent par célébrer le rayon de soleil, en se tenant en l'air comme ils l'avaient fait à midi ; puis ils se mirent à la disposition du roi. Damis dit qu'Apollonius n'assista pas à l'entretien du roi avec les Sages, mais pensa que le roi avait communiqué aux Sages quelques secrets d'État. Le matin, après avoir sacrifié, le roi vint trouver Apollonius, et lui offrit l'hospitalité dans son palais, lui promettant de le renvoyer en Grèce chargé de présents. Apollonius le remercia de sa bonté, mais s'excusa d'aller chez un homme d'une vie si différente de la sienne :

« D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a assez longtemps que je suis en voyage, et mes amis pourraient se plaindre d'être négligés par moi. Et comme le roi le suppliait de rester, et se livrait à des instances par trop obséqueuses : « Lorsqu'un roi demande une chose en s'abaissant, on peut croire que c'est un piège.

- O roi ! dit Iarchas, intervenant entre eux, vous manquez à ce séjour sacré, quand vous voulez en arracher un homme malgré lui. Songez que cet homme est un de ceux qui lisent dans l'avenir; sans doute il y voit qu'il lui serait mauvais de vivre avec vous, comme cela pourrait ne pas vous être avantageux à vous-même. »

[34] Le roi retourna ensuite au bourg; car la loi des Sages ne permettait pas au roi de rester avec eux plus d'une journée. Iarchas dit alors au messager :

« Nous admettons aussi Damis à nos mystères. Qu'il vienne. Quant aux autres, faites en sorte qu'ils aient tout ce dont ils auront besoin. »

Quand il fut parti, ils s'assirent de la manière accoutumée, et engagèrent Apollonius à les interroger. Il leur demanda de quoi ils croyaient que se compose le monde. -

« D'éléments, répondit Iarchas.

- De combien?

« De quatre?

- Non; mais de cinq.

- Et quel est le cinquième, celui qui vient après l'eau, l'air, la terre et le feu?

- L'éther, d'où certainement sont nés les dieux. En effet, tout ce qui respire de l'air est mortel ; au contraire, dans l'éther, tout est immortel et divin.

- Et quel est le plus ancien des éléments?

- Ils ont tous la même ancienneté ; car aucun animal ne se produit par parties. - Dois-je regarder le monde comme un animal ?

- Oui, si vous voulez avoir des idées justes ; car c'est lui qui produit tous les animaux.

- L'appellerons-nous mâle ou dirons-nous qu'il a les deux sexes?

- Nous dirons qu'il a les deux sexes : en effet, par le commerce qu'il a avec lui-même, il remplit l'office de père et de mère à la fois, pour la génération des animaux : il a pour lui-même un amour plus ardent que les autres animaux pour ceux de leur espèce, puisqu'il s'unit et s'accouple à lui-même, et que ce mélange n'a rien que de naturel. Et de même que tout animal se meut par les pieds et les mains, et qu'il a au dedans une âme qui met tout en branle, de même nous devons penser que le monde a une âme, grâce à laquelle toutes ses parties s'accommodent à ce qui naît et se produit. C'est cette âme qui envoie aux hommes les maux qu'amène la sécheresse, lorsque la justice est méprisée et abandonnée par les hommes. Cet animal est conduit, non par une seule main, mais par plusieurs mains mystérieuses; bien qu'il semble ne pouvoir être dirigé, à cause de sa grandeur, il est cependant docile et se laisse guider.

[35] « Prenons un exemple. Mais quel exemple pourra donner une idée de choses si grandes et si supérieures à notre entendement? Figurons-nous un vaisseau, comme celui que construisent les Égyptiens et qu'ils amènent dans notre mer, pour échanger les marchandises de leur pays contre celles du nôtre. Il existe une ancienne loi au sujet de la mer Érythrée : elle a été portée par le roi Erythras, alors qu'il régnait sur toute cette mer. D'après cette loi, les Égyptiens ne doivent pas y naviguer avec des vaisseaux longs, ils n'y doivent avoir qu'un seul vaisseau marchand. Que firent les Égyptiens? Ils imaginèrent un vaisseau qui leur tint lieu de plusieurs autres; ils observèrent les proportions convenables pour la carène, mais ils élevèrent les côtés, prirent un mât plus grand, firent sur le pont un plus grand nombre de cases, y mirent plusieurs pilotes sous la direction du plus âgé et du plus expérimenté, quelques-uns devant se tenir à la proue, les plus habiles et les plus adroits devant monter aux voiles. Dans ce navire, il y a aussi une force armée; car il faut qu'il soit prêt à résister aux Barbares qui occupent le côté droit de notre golfe, et qui peuvent l'attaquer pour le piller. Croyons-le bien, il en est de même pour le monde; l'économie de ce vaisseau nous fournit une image de l'ordre qui le régit. Le premier rang, le rang suprême appartient à Dieu, au créateur de cet animal. La place suivante est due aux dieux qui en gouvernent les parties. Et ici nous acceptons pleinement ce que disent les poètes, qu'il y a un grand nombre de dieux au ciel, un grand nombre sur la mer, un grand nombre dans les fleuves et les fontaines, un grand nombre sur terre, et qu'il y en a même plusieurs sous terre. Cependant,

comme les espaces qui s'étendent sous terre, s'il y en a en effet, sont dans les chants des poètes des séjours d'horreur et de mort, séparons-les du reste du monde. »

[36] Ce discours de l'Indien émut vivement Damis, qui ne put retenir un cri d'admiration : « Jamais, s'écria-t-il, je n'eusse pensé qu'un Indien pût aller si loin dans la connaissance de la langue grecque, ni que, même sachant parfaitement cette langue, il pût la parler avec autant de facilité et d'élégance. » Dans ses Mémoires, il loue même la physionomie de Iarchas, son sourire, l'air inspiré qu'il avait en exprimant ses idées. Il ajoute qu'Apollonius, bien qu'il parlât modestement et sans bruit, gagna beaucoup au contact de l'éloquence de cet Indien, et que, lorsqu'il parlait assis (ce qui lui arrivait souvent), il ressemblait à Iarchas.

[37] Les autres Sages approuvèrent et les idées et les paroles de Iarchas. Apollonius leur fit encore une question : « Laquelle est la plus grande, la terre ou la mer? - « Si l'on compare, répondit Iarchas, la terre à la mer, la terre sera plus grande, car elle contient la mer; mais si l'on considère toute la masse des eaux, c'est la terre qui sera la plus petite, car elle est soutenue par les eaux. »

[38] Ces discours furent interrompus par l'arrivée du messager. Il amenait des Indiens qui imploraient le secours des Sages. Il leur présenta une pauvre femme qui leur recommandait son fils; il avait, disait-elle, seize ans, et depuis deux ans il était possédé par un démon malin et menteur.

« Sur quel fondement croyez-vous cela? »

de- manda un des Sages. -

« Vous le voyez, c'est un bel enfant : eh bien ! un démon est devenu amoureux de lui; il ne le laisse pas disposer de sa raison; il l'empêche d'aller à l'école, d'apprendre à tirer de l'arc, et même de rester à la maison ; il l'entraîne dans des endroits écartés. L'enfant n'a même plus sa voix; il fait entendre des sons bas et graves, comme un homme fait. Les yeux avec lesquels il regarde ne sont pas ses yeux. Tout cela me désole, je me déchire la poitrine, et je cherche à ramener mon enfant, mais il ne me reconnaît pas. Comme je me disposais à venir ici (et; il y a déjà un an que j'y songe), le démon s'est révélé à moi par la bouche de mon enfant. Il m'a déclaré qu'il est l'esprit d'un homme mort à la guerre, et qui est mort aimant sa femme. Mais sa femme ayant souillé sa couche trois jours après sa mort par un nouveau mariage, il s'est mis à détester l'amour des femmes, et a reporté toute sa passion sur cet enfant. Il m'a promis, si je consentais à ne pas vous le dénoncer, de faire beaucoup de bien à mon fils. Ces promesses m'ont un peu séduite, mais voici déjà longtemps qu'il me promène, et qu'il est seul maître chez moi, où il ne pense à rien de bon ni d'honnête. »

Le Sage lui demanda si l'enfant était là.

- « Non, répondit la mère. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener; mais le démon menace de le jeter dans des gouffres, dans des précipices, de le tuer enfin, si je l'accuse lui-même devant vous.

- Soyez tranquille, dit le Sage ; il ne tuera pas votre enfant quand il aura lu ceci. »

Et il tira de son sein une lettre qu'il donna à cette femme. La lettre était adressée au démon, et contenait les menaces les plus terribles à son adresse.

[39] Il se présenta encore un boiteux. C'était un jeune homme de trente ans, ardent chasseur de lions. Attaqué par un de ces animaux, il s'était luxé la hanche, et avait ainsi une jambe plus courte que l'autre. Iarchas lui toucha la jambe, aussitôt elle se redressa, et le jeune homme s'en alla guéri. Un homme qui avait les deux yeux crevés revint après les avoir recouverts tous les deux. Un autre, qui était manchot, reprit l'usage de son bras. Une femme, qui avait eu déjà sept couches difficiles, fut, sur la prière de son mari, guérie de la façon suivante : Iarchas ordonna au mari de porter dans la chambre de sa femme, quand le moment de l'accouchement serait venu, un lièvre vivant caché dans son sein, de faire le tour de son lit, et de lâcher le lièvre au moment de la délivrance ; il ajouta que, si le lièvre n'était pas chassé immédiatement, la matrice sortirait avec l'enfant.

[40] Un père vint dire que ses enfants venaient d'abord à merveille, mais qu'ils mouraient dès qu'ils commençaient à boire du vin : « Il vaut mieux qu'ils soient morts, dit Iarchas ; s'ils avaient vécu, ils n'auraient pu éviter des passions désordonnées, car évidemment ils avaient reçu de leurs parents un tempérament trop chaud. Vos enfants devront donc s'abstenir de vin, de manière à n'en éprouver jamais même le désir. S'il vous reste un enfant (et je vois que vous en avez un depuis huit jours), il vous faut observer où la chouette fait son nid, lui prendre ses œufs, et les donner à votre enfant cuits à point. S'il mange de ces œufs avant de goûter du vin, il prendra en haine cette liqueur, et sera fort tempérant, n'ayant que sa chaleur naturelle. » Apollonius et Damis recueillaient avec avidité toutes ces paroles, admiraient la science inépuisable de ces sages, et leur faisaient chaque jour beaucoup de questions, comme aussi ils étaient souvent interrogés à leur tour.

41] Tous deux assistaient à ces sortes d'entretiens. Mais il y avait des séances secrètes, consacrées à la science des astres, à la divination, à l'art de lire dans l'avenir; on y faisait les sacrifices et les invocations les plus agréables aux dieux. A ces séances, nous dit Damis, Apollonius seul assistait avec Iarchas. Il en a profité pour les quatre livres qu'il a écrits sur l'astrologie, dont a parlé Mérégène, et pour un livre sur les sacrifices, où il indique la manière de sacrifier la plus appropriée et la plus agréable à chaque dieu. Cette science de l'astrologie et des secrets qu'elle révèle me semble au-dessus de la nature humaine, et j'ignore si quelqu'un l'a jamais possédée. Quant au livre sur les sacrifices, je l'ai vu dans plusieurs temples, dans plusieurs villes, même chez plusieurs savants hommes ; et qui pourrait se faire l'interprète d'une œuvre composée par Apollonius avec tant d'élévation et avec l'accent qui lui était propre ? Damis dit encore que Iarchas fit présent à Apollonius

de sept anneaux qui portaient les noms des sept planètes, et Apollonius en mettait un chaque jour, selon le nom du jour.

[42] Un jour la conversation était tombée entre eux sur la science de l'avenir, qu'Apollonius étudiait avec ardeur, et dont il faisait l'objet de la plupart de ses conférences avec Iarchas. Celui-ci le félicita et lui dit : « Ceux qui aiment la divination, vertueux Apollonius, deviennent par elle des hommes divins et fort utiles aux autres hommes. En effet, ce que doit savoir celui-là seul qui s'approche du Dieu, c'est-à-dire l'avenir, le savoir soi-même et le dire aux autres qui l'ignorent, n'est-ce pas la être parfaitement heureux, n'est-ce pas être aussi puissant qu'Apollon de Delphes ? Et puisque l'art de la divination veut que ceux qui viennent consulter le dieu y viennent purs, ou bien qu'ils sortent du temple, il me semble que l'homme qui veut connaître l'avenir doit se conserver sans tache, n'admettre dans son âme aucune souillure, ne laisser graver dans son esprit aucune empreinte de pensée mauvaise; il doit prophétiser avec un cœur pur, il ne doit jamais abandonner la conscience de lui-même et de l'oracle qu'il porte dans son cœur. De cette manière il rendra des réponses plus claires et plus vraies. Aussi ne faut-il pas s'étonner si vous aussi vous vous êtes adonné à cet art, vous dont l'âme est toute céleste. »

[43] Puis il se tourna vers Damis, et lui dit en plaisantant :

« Et vous, l'Assyrien, est-ce que vous n'avez aucune connaissance de l'avenir, vous qui vivez avec un tel homme ?

- J'en ai bien quelque petite intuition, du moins pour ce qui me concerne. En effet, dès que j'ai rencontré Apollonius, que j'ai pu juger de sa sagesse, de sa force de volonté, de sa tempérance, que j'ai vu combien il était bien doué pour la mémoire, combien il était savant et avide de s'instruire toujours, il m'est venu une inspiration d'en haut : je me suis dit qu'en m'attachant à lui, je pourrais d'ignorant et de grossier devenir savant, de Barbare devenir un homme cultivé; je me suis dit qu'en le suivant, en m'associant à ses recherches, je verrais l'Inde, je vous verrais, et je pourrais me mêler aux Grecs, ayant été fait Grec par lui. Votre science, qui roule sur de si grands objets, donnez-lui les noms de Delphes, de Dodone ou de tout autre oracle. Quant à la mienne, puisque c'est la science de Damis et qu'elle n'intéresse que Damis, libre a vous de l'estimer tout juste autant que celle de quelque vieille diseuse de bonne aventure, que l'on consulte sur le bétail et autres choses de ce genre. » Cette réponse excita l'hilarité de tous les sages.

[44] Quand ils eurent cessé de rire, Iarchas se remit à parler de la divination. Il dit qu'elle avait rendu aux hommes les plus grands services, et que le plus grand de tous était de leur avoir donné la médecine ; que jamais les savants fils d'Esculape n'auraient connu l'art de guérir, si Esculape lui-même, fils d'Apollon, n'avait, d'après les oracles et les prédictions de son père, composé et transmis à ses enfants les remèdes appropriés à chaque maladie; s'il n'eût dit à ses disciples les herbes qu'il faut mettre sur les ulcères humides ou sur les escarres sèches ; les proportions qu'il faut observer dans l'apprêt des potions pour produire une dérivation chez les

hydropiques, pour arrêter les hémorragies, pour guérir les phtisies et autres maladies internes. Et les remèdes contre le poison, et l'usage des poisons eux-mêmes dans quelques maladies, qui pourrait nier qu'on doive tout cela à la divination? Car jamais, sans doute, ajoutait Iarchas, sans l'art qui fait connaître l'avenir, les hommes ne se fussent hasardés à mêler aux substances salutaires celles qui donnent la mort.

[45] Damis a aussi consigné dans ses Mémoires un entretien qui eut lieu entre Apollonius et les sages au sujet des récits extraordinaires sur les animaux, les fontaines et les hommes de l'Inde. Je le rapporterai, moi aussi, parce qu'il est bon de ne pas tout en croire, de n'en pas tout rejeter. Apollonius demanda d'abord :

« Est-il vrai qu'il existe ici un animal appelé martichoras?

- Et que vous a-t-on dit, demanda Iarchas, sur cet animal ? Car il est probable que ce nom vous représente une forme quelconque.

- On en conte des choses étranges, incroyables : c'est, dit-on, un quadrupède ; il a la tête d'un homme et la taille d'un lion ; sa queue est toute hérissée de poils longs d'une coudée et semblables à des épines, et il les lance comme des flèches contre ceux qui lui font la chasse. »

Il interrogea encore Iarchas sur l'eau d'or qu'on dit jaillir d'une source; sur une pierre qui a la propriété de l'aimant; sur les hommes qui habitent sous terre; sur les Pygmées et les Sciapodes. Iarchas répondit :

« Sur les animaux, les plantes et les fontaines que vous avez vues vous-même en venant ici, je n'ai rien à vous dire. C'est à vous de le rapporter à d'autres. Quant à un animal qui lance des flèches ou à une fontaine d'où coule de l'or, je n'en ai pas encore entendu parler ici.

[46] « Pour ce qui est de la pierre qui attire les autres pierres et se les attache à elle-même, il n'y a pas à en douter. Il dépend de vous de voir cette pierre et d'en admirer les propriétés. La plus grande est de la taille de cet ongle (il montrait son pouce); on la trouve dans des creux de la terre, à quatre brasses de profondeur; elle est si pleine de vent qu'elle fait gonfler la terre, et que la production de cette pierre amène souvent des crevasses. Il n'est pas permis de la rechercher ; elle s'évanouit entre les mains, si on ne la prend par artifice. Nous sommes les seuls qui puissions l'extraire, grâce à certaines cérémonies et à certaines formules. Elle se nomme pantarbe. La nuit, elle donne de la lumière, comme le feu, tant elle est brillante et étincelante; le jour, elle éblouit les yeux par des milliers de reflets. Cette pierre a une force d'aspiration incroyable : elle attire tout ce qui est proche. Que dis-je, ce qui est proche? Vous pouvez plonger des pierres où vous voudrez, dans une rivière, dans la mer, non pas près les unes des autres, mais çà et là, au hasard ; si vous enfoncez de ce côté la pantarbe, elle les attire, et en quelque sorte les aspire toutes, et vous les voyez suspendues à elle en grappe, comme un essaim d'abeilles. »

[47] Après avoir parlé ainsi, il montra à Iarchas la pantarbe et lui donna des preuves de ses propriétés. Il lui dit encore : « Les Pygmées habitent sous terre et vivent au-delà du Gange de la manière que l'on rapporte. Quant aux Sciapodes, aux Macrocéphales, et à tout ce que content sur eux les Mémoires de Scylax, ils n'existent ni dans l'Inde ni dans aucune autre partie de la terre.

[48] « L'or qu'on dit que les griffons tirent de terre n'est autre chose que de la pierre parsemée de paillettes d'or, qui brillent comme des étincelles, pierre que cet animal brise avec son bec puissant. Cette sorte d'animal existe dans l'Inde; elle est consacrée au soleil, et les peintres qui, chez les Indiens, représentent ce dieu, le figurent sur un char attelé de quatre griffons. Pour la taille et la force ils ressemblent aux lions, et, comme ils ont sur eux l'avantage des ailes, ils ne craignent pas de les attaquer. Ils viennent à bout même des éléphants et des dragons. Leur vol est peu élevé, et semblable à celui des oiseaux qui l'ont le plus court: c'est qu'ils n'ont pas de plumes, comme les oiseaux; les côtes de leurs ailes sont jointes par des membranes rouges, de manière à leur permettre de voler en tournant et de combattre en l'air. Le tigre est le seul animal qu'ils ne puissent vaincre, parce qu'il court comme le vent.

[49] « L'oiseau qu'on nomme phénix, et qui tous les cinq cents ans vient en Égypte, vole dans l'Inde pendant tout cet espace de temps. Il est seul de son espèce. Il unit des rayons du soleil, est tout étincelant d'or, a la taille et la forme d'un aigle, et se pose sur un nid qu'il se fait lui-même avec des aromates près des sources du Nil. Quant à ce que disent les Égyptiens qu'il passe dans leur contrée, cela est confirmé par le témoignage des Indiens, qui ajoutent que le phénix se brûle dans son nid en se chantant à lui-même son hymne funèbre. C'est ce que disent aussi des cygnes ceux qui savent les écouter. »

[50] Tels furent les objets dont Apollonios s'entretint avec les sages pendant les quatre mois qu'il passa auprès d'eux. Il fut admis à tous leurs discours, publics ou secrets. Quand il songea au départ, ils l'engagèrent à renvoyer à Phraote, avec une lettre, son guide et ses chameaux; puis, après lui avoir donné un autre guide et d'autres chameaux, lui firent la conduite, en le félicitant et en se félicitant eux-mêmes de son voyage. Enfin ils lui dirent adieu, l'assurant que, non seulement après sa mort, mais de son vivant même, il serait un dieu pour la plupart des hommes ; et ils revinrent au lieu de leurs méditations, se retournant souvent de son côté, et lui montrant par des gestes qu'ils se séparaient de lui à regret. Apollonius, après avoir quitté la sainte montagne, descendit vers la mer, ayant à sa droite le Gange, à sa gauche l'Hyphase. Ce voyage dura dix jours. Sur leur route, Apollonius et ses compagnons virent une grande quantité d'autruches, de bœufs sauvages, d'ânes, de lions, de panthères, de tigres, des singes différents de ceux qu'ils avaient vus autour des arbres à poivre: ceux-là étaient noirs et velus; ils avaient la forme de chiens et la taille de petits hommes. Tout en causant sur ce qu'ils voyaient, comme c'était leur coutume, ils arrivèrent à la mer, sur le bord de laquelle ils trouvèrent de petits entrepôts de commerce, et de petites embarcations semblables aux navires tyrrhéniens. La mer Érythrée, nous disent-ils, est très bleue, et son nom lui vient de l'ancien roi Érythras, qui le lui a donné lui-même.

51] Apollonius, en arrivant à la mer, renvoya les chameaux à Iarchas avec cette lettre: « Apollonius à Iarchas et aux autres sages, salut. Je suis allé chez vous par terre; non seulement vous m'avez frayé le chemin de la mer, mais votre sagesse m'a frayé le chemin du ciel. J'aurai soin de dire aux Grecs vos bienfaits, et je converserai encore avec vous, comme si vous étiez présents : car ce n'est pas en vain que j'aurai bu dans la coupe de Tantale. Adieu, les meilleurs des philosophes. »

[52] Apollonius s'embarqua ensuite, et fit route par un vent doux et propice, admirant l'embouchure de l'Hyphase, qui se précipite dans la mer avec violence. J'ai dit en effet qu'à la fin de son cours il tombe dans des lieux pierreux, étroits, escarpés, à travers lesquels il se fraye un passage et se jette dans la mer par une embouchure unique, fort dangereuse pour ceux qui naviguent trop près de terre en cet endroit.

[53] Les compagnons d'Apollonius rapportent aussi qu'ils ont vu l'embouchure de l'Indus, près de laquelle se trouve la ville de Patala qu'il baigne de tous côtés. C'est là que vint la flotte d'Alexandre, commandée par Néarque, cet amiral si expérimenté. Damis s'assura de la vérité de ce que dit Orthagoras, que l'on ne voit pas la grande Ourse dans la mer Érythrée, qu'à midi les navigateurs n'y jettent pas d'ombre, et que les étoiles qu'on y aperçoit n'apparaissent pas dans l'ordre où nous les connaissons; il faut donc croire qu'Orthagoras a bien observé et bien rapporté les particularités du ciel dans cette contrée. Nos voyageurs citent aussi une petite île, nommée Biblos, où l'on trouve attachés aux rochers des rats de mers, des huîtres et autres coquillages dix fois plus gros que ceux de la Grèce. On y trouve aussi des crustacés dont la coquille est blanche, et qui ont à la place du cœur une perle.

[54] Ils prirent terre à Pagades, dans le pays des Orites, où les pierres et le sable sont de cuivre, où les rivières charrient des paillettes de cuivre. C'est un cuivre excellent, et qui fait croire aux Orites que leur pays produit de l'or.

[55] Ils arrivèrent chez les Ichthyophages, dont la ville s'appelle Stobéra. Ils ont pour vêtements des peaux de gros poissons. Leurs moutons ont goût de poisson, et on les engraisse d'une manière singulière : on les nourrit de poissons, comme en Carie de figes. Les Indiens qu'on nomme Carmans sont assez civilisés. La mer, près de leurs côtes, est si poissonneuse, qu'ils n'ont même pas de viviers pour y mettre le poisson, et qu'ils ne prennent pas, comme cela se fait sur le Pont, la précaution d'en saler un certain nombre, mais qu'après en avoir vendu une certaine quantité, ils rejettent à la mer les autres encore en vie.

[56] Ils touchèrent aussi à Balara, ville commerçante, toute pleine de myrtes et de palmiers ; ils y virent aussi des lauriers. Tout le pays abonde en sources. On n'y voit partout que des vergers et des jardins, des fruits et des fleurs. Le port de Balara est très sûr. Au-devant de ce port est l'île sacrée de Sélère, à cent stades de la terre. Elle est habitée par une Néréide, divinité terrible, qui souvent enlève les navigateurs qui passent sur ces parages, et ne permet même pas qu'on attache un câble à son île.

[57] Nous ne saurions omettre ce que l'on dit d'un autre genre de perles que celui dont nous avons parlé. Car Apollonius n'a pas vu là un conte puéril, mais un récit au moins bien imaginé, et le plus merveilleux de tous ceux qu'on fait sur la mer. Du côté de l'île qui regarde la haute mer est un immense gouffre sous-marin, qui porte des huîtres renfermées dans une coquille blanche ; elles sont pleines de graisse, mais n'ont pas, comme les autres, de pierre à l'intérieur. On attend que la mer soit calme, et l'on en rend la surface unie en y jetant de l'huile. Alors un plongeur s'en va à la pêche des huîtres équipé comme ceux qui vont à la pêche des éponges; il a de plus un moule en fer et une cassolette de parfums. Arrivé près de l'huître, il se sert du parfum comme d'un appât; l'huître s'ouvre et s'enivre de parfum: aussitôt elle est transpercée avec une pointe de fer, et de sa blessure sort une humeur que le plongeur reçoit dans son moule composé de petits creux ronds. La, cette humeur se pétrifie et prend la forme de la perle naturelle. Ainsi une goutte du sang blanc d'un crustacé de la mer Érythrée produit une perle. On dit que les Arabes qui habitent sur le rivage opposé s'adonnent aussi à cette pêche. Toute cette mer est pleine de cétaqués monstrueux qui s'y rassemblent par bandes ; pour les écarter, les navires portent, à la proue et à la poupe, des cloches, dont le bruit les effraye et les empêche d'approcher.

[58] Enfin nos voyageurs entrèrent dans l'Euphrate, et, en remontant ce fleuve, arrivèrent à Babylone, auprès de Bardane, qu'ils retrouvèrent tel qu'ils l'avaient laissé. Ils repassèrent ensuite par Ninive. Comme Antioche était toujours livrée à la licence et ne montrait nul goût pour les études des Grecs, ils descendirent vers la mer, s'embarquèrent à Séleucie, naviguèrent vers l'île de Chypre, et descendirent à Paphos, où Apollonius admira la statue symbolique de Vénus. Après avoir enseigné bien des choses aux prêtres sur les rites de ce sanctuaire, il fit voile pour l'Ionie. Déjà il était l'objet de l'admiration générale et de la vénération de tous ceux qui estimaient la sagesse.

FIN DU LIVRE III DE PHILOSTRATE.

<http://remacle.org/bloodwolf/roman/philostrate/apollonius3.htm>